L'héritage nu

AHARON APPELFELD

L'héritage nu

Au-delà du désespoir

Traduit de l'anglais par Michel Gribinski

Postface de Frédéric Worms

LES FEUX
Éditions de l'Olivier

ISBN 978.2.8236.1927.0

© Éditions de l'Olivier, 2022.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À la mémoire de mes parents
Bounia et Michaël Appelfeld

NOTE DE L'ÉDITEUR

L'Héritage nu a fait l'objet d'une première édition en 2006. La traduction avait été effectuée à partir de l'anglais par Michel Gribinski. Après la mort d'Aharon Appelfeld, une partie de l'original en hébreu a été retrouvée. Afin de restituer autant que possible le style du texte primitif, Valérie Zenatti a bien voulu réviser certains passages de la traduction initiale, avec l'accord de Michel Gribinski. Qu'ils en soient tous deux chaleureusement remerciés.

INTRODUCTION

Les trois conférences rassemblées ici ont pris forme en moi au cours des dernières années. Elles ne sont pas construites comme un corpus de pensées : ce sont plutôt des réflexions et des impressions ancrées dans la tourmente d'une enfance prise dans la Shoah, puis dans l'errance, le déplacement, à travers les ruines de l'Europe après la Seconde Guerre mondiale – et dans une enfance tardive en Israël. J'ai essayé d'éviter les abstractions, et de rapporter mes réflexions à des choses vues. L'image, c'est-à-dire aussi les couleurs, les parfums, les bruits, est l'émissaire le plus fidèle du souvenir. J'ai dit « souvenir » et aussitôt je retire le mot : quiconque est passé par la Shoah se méfiera du souvenir comme du feu. Pendant de nombreuses années, les gens de ma génération eurent la préoccupation de dissimuler leurs souvenirs, de les réprimer ou, pour employer un mot plus dur, de les supprimer. Il fut impossible de vivre après la Shoah autrement qu'en réduisant la mémoire au silence. La mémoire devint l'ennemi. C'est à chaque instant qu'on travailla

à l'émousser, à la détourner, à l'engourdir comme on le fait avec la douleur. Le combat dura des années. Les gens apprirent à vivre sans souvenirs, à la façon dont on apprend à vivre lorsqu'on est amputé.

Dans la première conférence, je décris brièvement la vie sans souvenirs et comment la mémoire fait irruption et s'élance de la prison où on la tenait. Je voudrais dire ici quelque chose sur la manière dont le souvenir se retrouve habillé de mots. Le passage des souvenirs étouffés aux mots éveille un soupçon, et l'on hésite. Les images étaient atroces et immenses, et les mots sont fragiles et impuissants. La vie après la Shoah semblait une résurrection avant l'heure, un nouveau cauchemar. Personne ne savait si c'était une délivrance ou un châtiment. Comment vivre désormais ? Comme la mémoire, ces questions devinrent des ennemis. Les choses vous rendaient fou à force d'être déroutantes. Tout ce que vous saviez, ce que vous aviez acquis, ce qu'on vous avait dit semblait s'annuler de soi-même, et vous aussi vous sembliez vous annuler de vous-même.

Il n'y avait pas de place dans les camps pour l'individu, pour sa douleur et son désespoir. Personne ne disait : j'ai mal à la tête, j'ai mal aux dents, je suis de mauvaise humeur, je me languis de chez moi. Dans les camps, il n'y avait pas de place pour un lexique aux accents domestiques. L'individu, ou ce qu'il en restait, était annulé et seul demeurait la fixité d'un regard nu, ou plutôt l'apathie. Après la Shoah, il y avait aussi

de la honte à parler de soi. La croyance juive que le monde repose sur l'individu échoua devant l'épreuve. Je me souviens d'avoir entendu un survivant, un Juif religieux, qui, au milieu du camp libéré, vociférait : « Mort à la mort. » Je ne savais pas ce qu'il voulait dire. Aujourd'hui il me semble qu'il faisait allusion à l'indifférence qui entourait les survivants et menaçait de les plonger dans une autre mort – un silence sourd.

À maintes reprises, les gens ont dit qu'il était impossible d'écrire sur la Shoah, que c'était interdit, et vous étiez d'accord avec eux : c'était ce que vous ressentiez vous-même. Les premiers textes sur la Shoah étaient écrits dans un style documentaire parfait pour le journalisme, un style à la première personne du pluriel. Écrire sur soi, sur ses propres sentiments, semblait égoïste et vulgaire. Les gens fuyaient vers les généralités, le dehors, une finalité sociale. L'intérieur était clos. Déjà, je remarquai : les douleurs les plus profondes enfilent souvent les vêtements les plus vulgaires. Les sentiments les plus délicats et les plus profonds hésitaient à se montrer nus. Bien des années passèrent avant que les gens n'osent faire sortir leurs vies torturées des recoins où elles se cachaient. Elles semblaient rester dans les profondeurs. J'ai cherché une issue des années durant, un point de vue d'où je pourrais commencer à converser avec moi-même. Le besoin d'habiller la mémoire de mots devint plus fort avec le temps. Mes premières tentatives d'écriture furent des poèmes et une chronique. Les premiers